Master Negative Storage Number

OCI00087.20

Recueil historique des coutumes, moeurs, usages

A Nantes

[18--?]

Reel: 87 Title: 20

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI87.20

Control Number: BCY-1990
OCLC Number : 11188723
Call Number : W PN970.F7 RECUHx
Title : Reçueil historique des coutumes, moeurs, usages et cérémonies religieuses : chez tous les peuples de la terre ... / rédigé et vendu par Lallemand.
Imprint : A Nantes : Imprimerie d'Hérault, [18--?]
Format : 12, 12, 12 p. ; 18 cm.
Note : Caption title.
Subject : Chapbooks, French.
Added Entry : Lallemand.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/23/94
Camera Operator: RT

RECUEIL

HISTORIQUE

DES COUTUMES, MŒURS, USAGES

ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES

Chez tous les Peuples de la Terre.

Rédigé et rendu par J. LALLEMAND.

A NANTES,

Imprimerie d'HÉRAULT, rue de Guérande.

JOHN
GRISWOLD WHITE
COLLECTION OF
FOLKLORE,
ORIENTALIA
AND CHESS.

A GIFT TO THE
CLEVELAND
PUBLIC LIBRARY

CH. TARANNE
LIBRAIRE
33, r. Cassette PARIS

Recueil Historique

DES

COUTUMES, MOEURS, USAGES ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES

Chez tous les Peuples de la Terre,

TELS

QUE NAISSANCES, BAPTÊMES, MARIAGES, MORTS, FUNÉRAILLES ET ENTERREMENTS,

Depuis les Chrétiens jusqu'aux Nations les plus sauvages.

Rédigé et vendu par LALLEMAND.

LA RELIGION CHRÉTIENNE est, de toutes les connaissances utiles, celle qu'il nous importe le plus d'acquérir, puisqu'elle est un lien qui nous attache à Dieu et à l'observance des lois qu'il a établies, et nous procure les avantages inestimables d'une paix profonde pendant notre vie, et d'une douce espérance au moment de notre mort. Ses principes ont pour objet de donner de la probité à tout le monde, de la justice aux législateurs, de la fidélité aux sujets, de l'intégrité aux magistrats, de la soumission aux inférieurs, de la bonne foi dans le commerce et dans les contrats, de l'union dans les mariages, de la paix dans les familles, enfin de l'équité et de l'humanité envers tous. L'irréligion produit tous les vices contraires à ces vertus.

Plus on étudie la *Religion Chrétienne*, plus on découvre en elle des caractères de grandeur, de sagesse, qui saisissent, enchantent, pénètrent le cœur d'amour et l'esprit d'admiration. Elle est de temps immémorial : sa naissance a pour date celle du monde Le premier des hommes est le premier des chrétiens. La foi en un sauveur que fit éclore sa promesse, ne s'est jamais démentie sur la terre : la chaîne de ses

disciples s'étend depuis *Adam* jusqu'à nous. L'arrivée de ce Sauveur n'a pas produit une Religion nouvelle; mais elle a mis sur l'ancienne le sceau de la perfection. Est-il une Religion qui, semblable à la Chrétienne, remonte jusqu'à l'origine du genre humain ?

La terre était souillée de crimes; les hommes, emportés par leurs passions, avaient perdu jusqu'à l'idée du vrai Dieu; les peuples les plus éclairés adoraient jusqu'aux plus vils animaux, lorsqu'on vit paraître, il y a dix-huit siècles, dans un pays qu'on nomme la Judée, un homme tel qu'on n'en avait jamais vu. Quelle éminente sainteté dans sa vie! quelle pureté dans ses mœurs! quelle bonté dans son caractère! quel détachement des biens de la terre! quel zèle pour la gloire de Dieu! Nul vice dont il ne soit exempt; nulle vertu qu'il ne possède au plus haut degré.

L'antiquité, parmi ses sages, ne voit rien de si grand, rien de si sublime parmi ses héros. Sa bouche ne s'ouvre que pour apprendre aux hommes leurs devoirs; sa main ne s'étend que pour leur faire du bien; ses regards ne recherchent que les malheureux. S'il paraît, c'est pour répandre des bénédictions; s'il se cache, c'est pour fuir des couronnes. La nuit dans les prières, le jour dans les travaux; contre le crime seul plein d'indignation; en silence, s'il est maltraité; supérieur à la calomnie par la conviction de son innocence; au dessus de tout par une étonnante fermeté.

Cet homme extraordinaire se dit fils de Dieu et Dieu lui-même. Toutes les preuves qu'on en peut tirer, il les donne. Un Sauveur est promis aux hommes depuis quatre mille ans: c'est là le Messie annoncé. Il montre, par ses œuvres, ainsi que dans sa personne, l'accomplissement des Prophètes; il exerce un pouvoir absolu sur toute la nature; il commande aux vents et à la mer. La frange de ses habits guérit les malades; à sa voix, les démons tremblent, les pains se multiplient, les aveugles, les muets, les sourds sont étonnés de se voir, de se parler, de s'entendre; les boiteux marchent, les morts ressuscitent. Cet Homme-Dieu déclare qu'il vient réconcilier le ciel avec la terre, et répandre son sang pour expier les péchés des hommes; il meurt et ressuscite.

Avant de monter au ciel, *Jésus-Christ* assemble ses disciples sur une montagne; c'est là où ces premiers Chrétiens, au nombre de plus de cinq cents, reçoivent les derniers adieux de leur maître, de leur fondateur, de leur chef. Lui seul d'entre les hommes a eu le droit de dire: *Je suis le fils*

Widener PQ805 .R48 1800x

de Dieu ; mon père et moi ne sommes qu'un ; j'ai tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Je vous envoie comme mon père m'a envoyé. Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Jésus bénit ensuite l'assemblée, s'élève au milieu des airs, monte au ciel, et disparaît. Tel est l'établissement de la *Religion Chrétienne* ; telle est la fondation de l'Église.

La promptitude inouie avec laquelle la *Religion Chrétienne* s'est établie est un des caractères qui prouve davantage sa divinité. En moins d'un demi-siècle, et par le ministère des Apôtres, la face de l'univers change. La synagogue est dans l'étonnement ; les sacrifices des boucs et des taureaux cessent ; le temple de Jérusalem est brûlé ; le paganisme s'écroule ; ses oracles se taisent ; ses mystères sont abolis. Satan, qui s'était placé dans les astres, pour s'y faire adorer, en est précipité comme un éclair, et relégué dans les abîmes ; ses temples sont fermés ou détruits ; ses autels renversés ; ses statues mises en poudre. La connaissance du vrai Dieu et des vérités les plus sublimes, prend la place de mille erreurs flatteuses et invétérées. Un nouveau peuple se forme, et le nouveau sacrifice, tant célébré par les Prophètes, commence à s'établir par toute la terre.

Le Christianisme eut des persécuteurs ; des milliers de fidèles, en le défendant avec les armes de la persuation, de la vérité et de la raison, cimentèrent de leur sang ses premiers fondements : ce grand nombre de victimes ne fit qu'augmenter son triomphe. Les idolâtres, voyant dans ceux qu'ils persécutaient une fermeté inébranlable, se sentaient portés à examiner le fond de cette Religion prêchée avec tant de zèle, défendue avec tant de force, avouée avec tant d'assurance, au péril même des plus cruels tourments et de la mort. L'examen qu'ils en faisaient, leur apprenait à la connaître, et c'était assez qu'ils la connussent pour la révérer et l'embrasser.

La *Religion Chrétienne*, toujours attaquée et jamais vaincue, est un miracle perpétuel. Au milieu de l'agitation des choses humaines, elle se soutient toujours avec une force invincible. Les incrédules, quels qu'ils soient, n'ont aucune preuve pour appuyer leur système, tandis que des faits certains et des preuves évidentes sont le fondement de notre Religion, qui est simple, mais sublime dans ses préceptes ; uniforme et immuable dans son plan, mais progressive dans ses développements, comme les besoins et les lumières des hommes. Elle se développe et se perfectionne sans plier sous

le poids des passions et des circonstances : au lieu que toutes les autres Religions s'élèvent successivement dans la suite des temps ; elles varient et changent sans cesse en se conformant aux idées, aux intérêts et aux caprices des peuples, et par-là elles se divisent en une infinité de branches qui s'avilissent à mesure qu'elles se répandent. Delà tant de Religions disparates dans le monde.

Du Pape.

Le Pape est privé de toute société de femmes ; il n'en entre presque jamais dans le palais pontifical. Le Saint-Père ne connaît ni jeu, ni chasse, ni spectacle : quelquefois seulement, à sa maison de *Papa-Giaulio*, il joue au billard. Partout où le Souverain Pontife passe, même en petit cortége, c'est-à-dire en deux carosses à six chevaux, deux chevaux-légers en tête, deux officiers de la chambre vers les portières, deux haies de douze Suisses, douze gardes-du-corps et douze cuirassiers à cheval, tous l'épée à la main, on sonne les cloches, et l'on se met à genoux pour recevoir sa bénediction. On ne se relève même que quand le Pape est passé. Lorsqu'il descend du Vatican pour aller officier à Saint-Pierre, il est porté dans un magnifique fauteuil, sur les épaules d'une douzaine de palfreniers ou valets-de-pied, en robes rouges. L'usage de baiser les pieds du Pape est une suite naturelle de son exaltation au-dessus de toutes les puissances. Ses parents les plus proches sont soumis au même cérémonial. La dignité du Souverain Pontife ne permet pas qu'il mange jamais avec personne.

Ces deux grands éventails faits avec des plumes de paon, et appelés *Flabelli*, que l'on tient aux deux côtés du pape lorsqu'il est porté en public, peuvent avoir eu pour origine la nécessité de rafraîchir l'air autour de sa personne. Au reste, ces plumes de paon garnies de cent yeux, rappellent au Saint-Père combien d'yeux il doit avoir pour veiller sur toute l'étendue de l'Eglise catholique.

Quant à la personne du Pape, elle est remplie de majesté, et commande le respect même aux voyageurs d'un culte différent. Je le vis naguère officier à Santa-Maria-Maggiore. Une douce et belle musique, qui se faisait entendre au loin, annonça l'approche de Sa Sainteté ; elle parut bientôt à l'autre extrémité de l'église. Son siége pontifical était porté sur un brancard élevé au-dessus du niveau des têtes,

Cleveland Public Library

et entouré de ses cardinaux et de ses gardes. Sa Sainteté mit pied à terre, près du grand autel; soutenue de chaque côté, elle s'avança vers le trône qui lui était préparé, et monta les degrés pour y prendre place. Elle était revêtue d'une ample robe de satin brodée d'or; et la tiare placée sur sa tête, en or mat, était marquée de trois rangs ou couronnes de pierres précieuses. Deux personnages, revêtus de draps d'or, debout à ses côtés, et attentifs à ses moindres mouvements, avaient soin de croiser sa robe sur ses genoux lorsqu'elle se dérangeait, de la soutenir lorsque le Saint Père se levait, et de placer un coussin de satin blanc par derre, lorsqu'il se mettait à genoux. Les cardinaux, revêtus d'amples robes d'un rouge terne, d'une sorte de manteau court ou scapulaire d'hermine, étaient assis aux deux côtés d'un carré, dont le trône pontifical formait le troisième, et le grand autel le quatrième. Les étrangers étaient placés le long du mur, derrière les cardinaux. Ceux-ci allèrent, les uns après les autres, rendre hommage à Sa Sainteté, et la longue queue de leur robe était portée par un personnage en soutane noire. Le Pape ne présentait pas toujours la main que l'on venait baiser, quelquefois il la tenait cachée sous sa robe, et l'éminence alors saluait profondément Sa Sainteté et se retirait. Quelques-uns des cardinaux embrassèrent le Pape, mais je ne sais ce qui leur donnait droit à cette distinction; et une ou deux autres personnes, qui ne faisaient point partie du collége, baisèrent la mule. Enfin le Souverain Pontife, descendant de son trône, s'avança vers l'autel, et s'agenouillant sur des coussins, resta quelque temps en prière; il reprit ensuite son siége dans le grand fauteuil, fut élevé au-dessus de nos têtes, et s'en retourna avec les gardes et les cardinaux.

État du Clergé de France.

Il y a en France 4 cardinaux, 14 archevêques, 68 évêques, 1,636 chanoines, dont 610 titulaires, 2,516 curés, 8,503 autres prêtres employés dans les églises et 850 qui sont directeurs ou professeurs de séminaires. Total, 35,295. Il en manque, dit-on, 13,527. Il y a dans les séminaires, 19,389 élèves. On compte 18,020 religieuses, dont 1,200 à Paris. Il y a plus de 400 établissements religieux. Dans le seul diocèse de Bordeaux, il existe plus de 49 maisons régulières de ce genre, indépendamment de plusieurs autres

congrégations religieuses. Les donations faites au clergé et à l'église, depuis 1802, s'élèvent à 13,888,554 francs. Avant 1815, elles ne s'étaient élevées qu'à 2,900,749 francs.

Origine des Cérémonies en usage dans la religion catholique.

Le premier Concile fut tenu par les Apôtres à Jérusalem, où la Circoncision, originaire d'Abraham, fut abolie et remplacée par le Baptême institué par Jésus-Christ. Ils délibérèrent sur l'ordre des cérémonies du Sacerdoce, pour la célébration: sur quoi l'ordination eut lieu; et les pouvoirs furent déférés à chacun d'eux, pour les parties de la terre destinées pour leur mission, afin d'y prêcher l'évangile, et d'y rétablir le Christianisme et les cérémonies religieuses du culte divin. Les lieux d'oraison de ces premiers temps apostoliques furent des maisons particulières inconnues aux païens; comme les offices avaient lieu la nuit, l'autel était éclairé pendant la célébration. Les fidèles apportaient chaque jour leur offrande pour les besoins de leurs Apôtres qui faisaient part de l'excédant aux plus indigents, ainsi qu'aux malades. L'an 103, Saint Anaclet, 1er Pape, fit ainsi une église sur le tombeau de Saint Pierre. L'an 110, on en bâtit dans plusieurs villes. Les premières fêtes qu'on établit furent celles des Martyrs, dont sept notaires ont tenu registre et en ont laissé attestation authentique. Les Apôtres érigèrent des successeurs revêtus de leurs pouvoirs, qui suivirent les maximes de leurs prédécesseurs.

Constantin le grand, sur une vision mystérieuse, l'an 306, reçut le baptême, et donna la paix à l'église; mais ce ne fut pas la fin de ses persécutions. Lorsque les circonstances permirent que les offices eussent lieu le jour, pendant long-temps, on n'alluma plus le cierge sur l'autel; mais les cérémonies devenues plus solennelles, les fidèles multipliés témoignèrent le désir d'unir leurs feux spirituels et temporels au feu divin qui les enflammait. Ils firent des offrandes pour illuminer l'autel pendant l'office, ainsi que les fondations pour l'ornement du Sacerdoce. L'an 604, Sabinien, 66e Pape, ordonna que l'on tînt les lampes allumées dans les églises et des cierges sur les autels, à tous les offices du jour.

Les anciennes archives nous annoncent, vers la fin du règne de Tibère, que Joseph d'Arimathie, avec, plusieurs disciples chargés d'une mission pour l'Occident, pénétrèrent dans les îles Britanniques, et en peu de temps, ils fondèrent le Christianisme, chez ces peuples sans lois humaines ni religion, in-

sectes farouches éloignés des actions utiles à leurs intérêts. En peu de temps à la voix des Apôtres; et Lucius, leur roi, dès ce moment adopta cette doctrine et la rendit d'obligation pour l'état, sur les dispositions de ces précurseurs de la foi, il créa des lois morales et religieuses dont l'exécution devint salutaire à ces peuples, par leurs actions et leurs travaux journaliers, des autels furent élevés. et l'exercice de la célébration mis en usage, des prêtres et des diacres ordonnés et choisis dans les plus sages d'entre eux. On regarde Lucius comme le 1er roi chrétien.

Les Apôtres, après avoir établi la religion dans plusieurs parties de l'Orient, s'assemblèrent aux fins de délibérer sur une nouvelle mission dans diverses parties de l'Occident; alors ils mirent en pratique l'Oraison Dominicale originaire de J.-C., et après avoir référé les pouvoirs aux disciples choisis, chacun de ses précurseurs de la foi se porta vers sa destination pour y instituer leur doctrine.

Saint Pierre tint le siége de Rome 25 ans sans résidence, vu que les juifs et les chrétiens en furent chassés par l'empereur Claude; il resta à Antioche et revint à Rome, où le calme régnait; mais Néron suscitant une nouvelle persécution, l'an 44, dont nombre de chrétiens furent victimes, Saint Pierre, par son ordre, fut crucifié la tête en-bas, et Saint Paul décapité. De ce temps, Saint Altin, 1er évêque d'Orléans, convertit le peuple et fonda un oratoire; lui et ses disciples visitèrent Troyes, Sens, Chartres et les environs de Paris, où ils firent beaucoup de partisans, et Saint Denis fut le premier qui prêcha l'évangile dans Paris. Par ce qui arriva à la mort de ce martyr sur Montmartre, l'idolâtrie fut fort ébranlée; c'est sur son tombeau que le roi Dagobert fit construire l'abbaye de Saint-Denis, depuis sépulture de nos rois.

L'an 400, on commença à bâtir des églises dans les campagnes. Clovis, 1er roi chrétien, après la bataille de Tolbiac, fut baptisé à Rheims, par Saint Remi, le jour de Noël, l'an 500, et le même jour une de ses sœurs et 3,000 hommes de son armée; bientôt les Français embrassèrent cette religion: il s'unit à l'église romaine; et depuis, ses successeurs ne s'en sont jamais séparés. Il assista au 1er Concile de France, qui eut lieu à Orléans. C'est à ce Concile que commença la concordance des rois de France avec le Souverain Pontife, et que furent instituées les prières du matin, du midi et du soir, et l'organisation libre pour les cérémonies religieuses intérieures et extérieures.

L'an 121, Saint Alexandre, 7e Pape, a établi l'usage de l'eau bénite dont l'origine vient de Jésus-Christ; il ordonna la bénédiction de l'eau avec du sel, et qu'il y en aurait dans les églises et dans les maisons particulières.

L'an 140, Saint Thiesphore, 9e pape, ordonna que le jour de la Nativité l'on dirait la messe de nuit, et que l'on chanterait le *Gloria in excelsis*. Il ordonna le jeûne du carême, dont l'institution vient des Apôtres.

L'an 154, Saint Higin, 10e Pape, ordonna qu'il y aurait un parrain et une marraine au baptême des enfants.

L'an 158, Saint Anicet, 12e Pape, ordonna la tonsure ronde aux prêtres au lieu de couronne.

L'an 200, le pape Jean, 7e de ce nom, a fondé l'établissement des cimetières; avant ce temps, on enterrait sur les grands chemins.

L'an 221, Saint Calixte, 17e Pape, institua le jeûne des *Quatre-Temps*, suivant la prophétie de Zacharie.

L'an 260, Saint Denis, 16e Pape, divisa les diocèses et les paroisses.

L'an 314, Saint Sylvestre, 4e pape, fut le premier qui dressa un autel de pierre, le sacra et l'oignit du Saint-Chrême, et il fut décidé, la même année, au concile d'Arles, que la Pâque serait observée par tout le monde le même jour. Pie I ordonnna qu'on la célébrât le dimanche.

Le nom de Pâques est originaire du passagé des eaux par les Israëlites conduits par Moïse, ce qui fut nommé Pâque ou passage.

L'an 367, Saint Damasse, 38e Pape, ajouta le *Gloria Patri* à la fin des psaumes; ordonna que l'on dirait le *Confiteor* au commencement de la messe, le *Credo* après l'évangile, et il fit chanter *Alleluia*, louons Dieu; c'était le premier mot qu'on apprenait aux petits enfants.

L'an 385, Saint Cyrille, 39e Pape, défendit le mariage au clergé.

L'an 398, Saint Anastase, 4e pape, ordonna que lorsqu'on chanterait l'évangile, chacun se tiendrait debout. La même année fut fondé l'usage du pain bénit.

Comme on offrait le pain et le vin à l'offrande de la messe du dimanche, le vin fut supprimé; il s'en est suivi le pain bénit à la messe paroissiale du dimanche, en mémoire de la communion des premiers chrétiens, chaque jour d'oraison.

L'an 423, les cloches furent mises en usage par Paulin,

évêque de Nole, et Calixte, Pape, en ordonna le son pour avertir les fidèles de l'heure de l'office divin.

L'an 534, Aguapet, 1er Pape de ce nom, a établi la procession du dimanche.

L'an 590, Saint Grégoire, 65e Pape, ordonna de chanter neuf fois *Kyrie eleison* à la messe; il institua les *Litanies* et les *Rogations*, long-temps en usage chez les Grecs; elles furent originaires de Mimerus, évêque de Vienne, en expiation sur les tremblements de terre fréquents; et par le Pape Grégoire, sur ce queles hommes mouraient en éternuant, sur quoi les prêtres et les moines de tout ordre étaient dans l'obligation de s'y trouver; il établit les processions des Rameaux et de la Purification.

L'an 682, fin de l'autel de Sébastien à Rome. Après la consécration de cet autel, la peste, qui y portait ses ravages, cessa, ce qui consola ses habitants.

Innocent IV, au concile de Lyon, donna des chapeaux rouges aux cardinaux.

Saint Épiphane dit que Saint Jacques le Mineur porta une bande à fleurs autour du front, sujet de la mître que portent les évêques.

Saint Sosime institua le clerge Pascal, le Samedi Saint.

Saint Boniface, envoyé en Allemagne par le pape Clément, pour y introduire le Christianisme, ce qu'il fit en peu de temps, sans beaucoup d'obstacles.

L'an 683, Saint Léon, 2e de ce nom, 82e Pape, ordonna le baiser de paix à la messe, et que l'on jetât de l'eau bénite au peuple avant de la commencer.

L'an 687, Serge, 1er de ce nom, 89e Pape, ordonna que l'on chantât à la messe *l'Agnus Dei*.

L'an 787, commença l'usage des orgues en France; la première qui parut fut envoyée par Constantin à Pépin, qui était alors à Compiègne, et qui en fit don à l'église de Corneil de cette ville.

L'an 827, Grégoire 4, 103e Pape, institua la fête de la Toussaint, célébrée à Rome plus de 200 ans avant qu'elle le fut dans les Gaules et en Allemagne.

L'an 838, Nicolas, 1er de ce nom, 108e Pape, ordonna que le baptême ne serait pas réitéré, bien qu'il eût été conféré par un païen, pourvu qu'il fût fait au nom des trois personnes de la Sainte Trinité, ou au nom de Jésus-Christ.

L'an 983, Jean, 12e de ce nom, 14e Pape, institua la fête des *Morts*, par le conseil de Saint Adile, abbé de Clugny.

L'an 985, Jean 12e de ce nom, a établi l'usage de baptiser les cloches.

Grégoire, 7e de ce nom, 163e Pape, défendit l'usage de la viande le samedi.

Grégoire, 9e de ce nom, 184e pape, ordonna de sonner les cloches à l'élévation de la messe, et de sonner *l'Angelus* à la louange de la Sainte Vierge.

L'an 1090, Pierre, hermite, qui fut prédicateur des croisades, établit l'usage des chapelets.

Le pape Urbain, français de nation, institua la préface à la messe avant le *Sanctus*.

Mœurs et Coutumes religieuses des Juifs.

Ils ne mangent d'aucunes bêtes à quatre pieds, qu'elle n'ait l'ongle fendu : ils ne mangent aucune espèce de graisse ni d'aucun sang. Pour mieux exécuter cette défense, ils mettent pendant une heure la viande dans le sel, afin qu'étant dans le pot, le sang en sorte tout-à-fait. Ils mangent toute espèce de poisson, parce que leur sang ne leur est pas défendu : ils ne mangent aucune espèce de fromage hors de chez eux, qu'ils n'aient vu faire la caillée, de peur que l'on n'y mette du lait de quelque animal défendu, ils jettent les œufs où ils aperçoivent une tache de sang. Ils répandent le sang de tous les animaux qu'ils tuent dans la cendre ou dans la terre, ils en ôtent tous les nerfs des cuisses, qu'il leur est défendu de manger. Lorsqu'ils pétrissent le pain, ils font un gâteau d'un morceau de cette pâte, qu'ils jettent dans le feu, et qu'ils laissent brûler.

Ils ont plusieurs fêtes; la plus commune est le jour du Sabbat.

Ils sont privés ce jour-là presque de tout. Ils ne peuvent pas écrire, allumer ni éteindre du feu, pas même porter quelque chose d'un endroit dans un autre. Ils ne mangent rien qui ait été cuit ou cultivé le même jour. Il ne leur est pas permis ce jour-là de parler d'affaires, du prix de quoi que ce soit, de vendre, de donner, ni de recevoir.

Ils ne peuvent aller plus d'une lieue hors des villes et des bourgs, ne point toucher d'argent, ne point aller à cheval, ni jouer d'aucun instrument.

Le Sabbat commence le vendredi soir, demi-heure avant que le soleil se couche, et finit le samedi après le soleil couché. Ils prétendent que la prière qu'ils font le vendredi soir donne congé aux âmes du Purgatoire; que ce congé dure

les vingt-quatre heures, et que ces âmes, pendant ce temps-là, se hâtent d'aller puiser de l'eau pour se rafraîchir : aussi est-il défendu de puiser toute l'eau des réservoirs, afin que les âmes n'en manquent pas. Ils passent tout ce jour en prière dans leur synagogue ou chez eux.

Les Juifs cachent dans la terre ou brûlent les rognures des ongles; c'est un crime de les fouler aux pieds. Lorsqu'une femme est en couches, si c'est d'un garçon, elle ne couche pas avec son mari pendant sept semaines, si c'est d'une fille, trois mois. Lorsqu'un homme meurt sans enfants, son frère peut épouser sa belle-sœur : s'il n'en veut pas, il lui donne la liberté de se marier à qui elle veut.

Les premiers enfants d'un mariage appartiennent au sacrificateur, soit mâle ou femelle : un mois après la naissance, le père le rachète. Si le père meurt avant les trente jours, la mère attache une chaîne au col de l'enfant, qui signifie qu'il n'est pas racheté, et lorsqu'il est en âge, il se rachete lui-même.

Les garçons, à treize ans et un jour, sont réputés hommes; les filles ont la qualité de femmes à douze ans et demi. Lorsqu'un Juif meurt, ceux qui sont présents déchirent un morceau de leurs habits. Quand c'est un deuil de père ou de mère, ils déchirent leurs habits du côté droit : si c'est d'un simple deuil, ils se contentent de déchirer le côté gauche, pour faire savoir que quelqu'un est mort; ils jettent dans la rue toute l'eau qui se trouve dans la maison, ils le lavent dans l'eau chaude, où ils ont fait bouillir des herbes aromatiques, lui mettent un caleçon, son manteau et un petit sac de cendre sous la tête. Aussitôt que le mort est emporté du logis, on roule son matelas et ses couvertures, qu'on laisse sur la paillasse : puis on allume une lampe au dossier du lit, qui brûle pendant sept jours. Les parents ne peuvent faire aucun travail pendant ce temps. Le mari et la femme ne couchent pas ensemble. En général, ils ne croient pas aux devins, aux sortilèges, aux invocations des songes, ni aux sorciers.

Mœurs et Coutumes religieuses des Grecs schismatiques.

Les Grecs schismatiques nient le Purgatoire, et cependant ils prient Dieu pour les morts; ils nient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Ils refusent d'adorer le Saint Sacrement en la messe des Chrétiens. Ils nient que l'usure soit un péché mortel; ils donnent la communion aux laïcs sans confession : ils se moquent des jeûnes, des Quatre-

Temps; ils affirment qu'il est permis de tromper son ennemi, et que ce n'est pas pécher que de lui faire tort; ils disent que, pour être sauvé, il n'est pas besoin de restituer ce qu'on a volé; ils rebaptisent tous ceux qui embrassent leur communion; ils diffèrent le baptême aux enfants jusqu'à seize, dix-sept et dix-huit ans. A Chataines, les filles Grecques ne sortent jamais que pour se marier, les garçons font l'amour par un tiers. Le jour des noces, l'on conduit la fille chez le garçon, voilée et chargée d'une couronne, marchant doucement, au son des instruments. Arrivée chez le garçon, il lui ôte son voile, et la voit pour la première fois. A Micourt, pour le mariage, ils ont deux anneaux, l'un d'or et l'autre d'argent. Le Prêtre ou Papas, met l'anneau d'or au petit doigt du marié, et celui d'argent à la mariée. Ensuite ils font trois ou quatre tours en rond, en se tenant par les mains. Après, le Papas prend des petits morceaux de pain, qu'il met dans un vase avec du vin, en prend une cuillerée, la mange, en donne une au marié, autant à la mariée, et ensuite casse le vase.

Lorsque quelqu'un est mort, ils l'habillent avec ses plus beaux habits, ensuite le couchent sur le plancher, mettent un cierge à la tête et un autre aux pieds: la femme ou le mari, les enfants, les domestiques, les parents et les amis entrent dans la chambre du mort, les habits déchirés, en s'arrachant les cheveux, en se frappant la poitrine, et en se déchirant le visage avec leurs ongles. On porte le mort découvert dans l'Église: lorsque le service est fini, tous les parents vont baiser la croix, ensuite le mort, sur la bouche et sur le front. Lorsqu'il est enterré, ils finissent par manger chacun un morceau de pain, et boire un verre de vin dans l'Église. Les Grecs croient beaucoup aux esprits et aux lutins.

Mœurs et Coutumes religieuses des Mahométans.

Ils croient qu'il n'y a qu'un seul Dieu éternel, ils ne croient point en Jésus-Christ. Ils croient que Mahomet est l'envoyé de Dieu; ils le regardent et adorent comme les Chrétiens adorent Jésus-Christ. Ils croient qu'au dernier jour, il faudra que tous les hommes passent sur un pont plus aigu et plus tranchant qu'un épée, et plus subtil qu'un cheveu. Cette croyance influe beaucoup sur eux, parce qu'ils disent que les méchants en passant dessus, glisseront et tomberont dans la Géhenne; que les gens de bien le passeront, et boiront de

l'eau de la fontaine Piscine, avant que d'entrer en Paradis. Ils croient que Dieu, qu'Abraham, Moïse et tous les Prophètes étaient de la religion de Mahomet. Ils croient que Mahomet a ressuscité les morts; qu'il s'est entretenu avec un chameau qui se plaignait de la dureté de son maître; que les pierres le saluaient; que les arbres allaient au-devant de lui, en lui disant: bien vous soit, ô envoyé de Dieu! Ils croient qu'aussitôt que le corps d'un défunt est dans le sépulcre, il est examiné par deux Anges noirs, qui le font tenir debout, et le questionnent sur la foi. S'il ne répond pas comme il faut, ils le frappent à coups de maillet de fer autour de la tête. Mais s'il répond en vrai Musulman, ils lui permettent de se coucher et de reposer en paix. Leur jeûne est depuis le lever du soleil jusqu'au coucher; mais aussi ils se récompensent la nuit de ce jour, car ils font une débauche continuelle. Ils ne mangent point de porcs; ils ne touchent pas au lièvre, ni au loup; ils ne touchent pas non plus aux animaux amphibies. Ils estiment beaucoup les chats, ils les portent avec eux dans les promenades, dans leurs mosquées, lorsqu'ils vont à leurs prières. Ils peuvent épouser autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. L'usage du vin et des liqueurs spiritueuses leur est défendu. Ils n'ont point de cérémonies pour le mariage. Le prétendu, avec les parents de la fille, reconnaît devant le cadi, qui est le juge, qu'il s'est obligé de prendre une telle pour femme, à lui donner tel douaire, pour qu'elle en dispose en cas de divorce. Cela étant fait, on lui amène sa femme au son des instruments. Lorsqu'une femme ne peut avoir d'enfants, elle donne son esclave à son mari, ou lui en achète une; et lorsqu'il en naît des enfants, ils sont regardés comme ceux de la maîtresse, elle les tient pour tels. Ils ne connaissent pas le baptême. Les Turcs ne circoncisent leurs enfants qu'à sept ans. Quand quelqu'un meurt, la foule des cris s'étend si loin, que cela suffit pour annoncer un mort. Dans plusieurs endroits de l'Afrique, ils ajoutent à leurs cris du noir détrempé avec de l'huile, et s'en barbouillent la figure, se roulent par terre, et se couvrent de cendre. Avant que d'ensevelir un mort, ils le lavent, le rasent, et brûlent autour beaucoup d'encens, pour chasser, disent-ils, les diables et et les mauvais esprits qui rôdent autour du corps. Après on l'ensevelit dans un suaire sans couture, afin qu'il puisse se mettre à genoux sans peine quand il subira l'examen dans l'autre monde. Ils les enterrent tous sans cercueil; font leurs fosses en voûtes, pour que le mort puisse se lever. Il

portent une pierre à la tête du mort, pour la commodité des Anges qui doivent l'examiner. Ils se font enterrer près des grands chemins, afin que les passants prient pour eux : les parents et les amis viennent pendant plusieurs jours prier sur le tombeau, qu'il soit délivré de la torture des Anges noirs ; et ils disent au mort, en l'appelant par son nom : N'aie point de peur, mais réponds bravement. Les vendredis l'on porte à boire et à manger sur le tombeau : cela sert aux passants, qui peuvent le prendre.

Coutumes et Mœurs religieuses des Perses.

Ils adorent le feu ; les prêtres veillent jour et nuit, pour entretenir le feu sacré, qu'ils rallument en frottant deux morceaux de bois sec l'un contre l'autre, ou par les rayons du soleil dans un miroir ardent. Il est défendu de toucher au feu sacré avec épée ni couteau ; on doit l'entretenir avec du bois sans écorce ; il n'est pas permis de le souffler avec la bouche. Ils n'approchent du feu sacré que la bouche couverte, crainte que le souffle n'aille dessus. Chez les Gaures, il est glorieux d'avoir beaucoup d'enfants ; cela s'appelle multiplier les fidèles. Pour le mariage, les époux s'assemblent au Pyrée, où leurs prêtres ratifient leurs conventions. Lorsqu'on délivre l'épouse à l'époux, on jette de la verdure sur leurs têtes, on allume un feu, on les promène autour, étant liés l'un à l'autre par leurs vêtements. Les Gaures ne s'enivrent jamais, l'ivrognerie étant un vice capital chez eux. Ils ne circoncisent pas leurs enfants ; ils les lavent, puis les portent à l'Église, à l'Hyrboé ou prêtre, devant le feu, ce qui sert à le fortifier. Selon leur loi, rien n'est plus impur qu'une femme enceinte. Ils prétendent qu'un corps mort souille : il n'est pas permis d'y toucher. Ils n'enterrent pas les morts, parce qu'ils souilleraient la terre. Sitôt que quelqu'un meurt, ils l'étendent par terre, lui mettent un morceau de pain dans la bouche, vont chercher un chien, le mettent auprès. Plus le chien approche du mort, plus il sera heureux : s'il monte dessus lui, et qu'il prenne le pain de la bouche, il sera bienheureux : si, au contraire, le chien ne veut pas approcher, ils désespèrent de son bonheur. Ils ont deux tours, où ils accrochent leurs morts, à qui ils donnent le nom de cimetière, l'un blanc et l'autre noir. Après l'épreuve du chien, ils portent le mort sur une tour, ils le couchent sur le dos, et le laissent trois jours ; parce que, pendant ce temps l'âme, disent-ils, voltige autour du corps, ce qui fait qu'ils mettent des provisions de nourri-

ture auprès de lui pour les trois jours. Le quatrième jour ils décident le sort du mort. Ils font attention si les vautours ou corbeaux qui viennent le becqueter, attaquent l'œil droit ou gauche le premier : s'ils commencent par l'œil droit, on le porte au cimetière blanc ; s'ils attaquent le gauche, on le porte au cimetière noir. Ils ont une grande vénération pour les chiens, et leur donner du pain est une œuvre méritoire.

Mœurs et Coutumes religieuses des Chinois.

Ils adorent les génies de l'air, les oiseaux, le soleil, la lune, Diane, Cérès, le dieu Mars. Ils ont plusieurs idoles ; l'une est la Sybille, la Pazza, le dieu de l'immortalité et autres. Les Bonzes sont les prêtres du pays. Les Chinois sont fort jaloux. Lorsqu'ils veulent se marier, ils n'ont pas la liberté de consulter leurs inclinations ; ils s'en rapportent au portrait qu'on leur en fait. Dans ce pays, les hommes achetent les femmes, les marchandent sans les voir. Le prix étant convenu, on passe le contrat, on délivre l'argent, l'on porte la fiancée dans une chaise à porteurs, suivie de ses parents et de la musique. L'époux l'attend à sa porte ; il ouvre lui-même la chaise, la conduit au milieu de plusieurs femmes, qui passent ensemble tout le jour en festin, de même que le marié avec ses amis. Ceux qui ont trop d'enfants, sans pouvoir les nourrir, les vendent pour servir ou pour être esclaves. Une coutume barbare des Chinois, c'est d'exposer leurs enfants. Quelquefois ils les mettent à mort, parce qu'ils croient à la métempsycose ; ils disent que leurs enfants, qui seraient misérables, peuvent passer fort vite dans le corps de quelques personnes riches et heureuses. Lorsqu'une femme est enceinte, elle va à la pagode de ses ancêtres, en la priant de lui donner un heureux accouchement. Deux mois après que l'enfant est venu, elle retourne à la pagode, le lui présenter et la remercier. Lorsque quelqu'un expire, un parent ou ami prend la robe du mourant, monte sur le toit de la maison, appelle trois fois l'âme du défunt, replie la robe ; ensuite on l'étend dessus le mort pendant trois jours. Dès que le corps est dans le cercueil, ils lui mettent dans la bouche du blé, du riz, même de l'argent. Le deuil ordinaire est de trois ans. Pendant ce temps ils couchent dans de mauvais lits, et ne portent que du blanc qui est leur deuil.

Mœurs Coutumes et cérémonies du Japon.

Ces peuples idolâtres ont en horreur les Chrétiens ; ils ne

IRREGULAR PAGINATION

croient pas en Jésus-Christ : s'ils trouvaient un voyageur qui aurait sur lui un crucifix ou image de la Sainte-Vierge, il les fouleraient aux pieds. Ils ont des temples qui portent le nom de *Mias* ; ils ont autant d'idoles que de différents besoins de l'homme. Les Japonais n'ont qu'une femme, mais qu'ils peuvent répudier pour des causes légères. Les hommes sont si jaloux, qu'ils ont le pouvoir de punir de mort les femmes qui fraudent l'honneur du mariage : il suffit qu'une femme soit seulement à parler à un homme. Les hommes ne reçoivent rien de leurs femmes. Pour se marier, ils se présentent devant l'idole du dieu de l'hymen : un bonze, qui est leur prêtre, prononce sur eux les paroles qui leur servent de bénédiction. Ils font un grand feu, et un sacrifice de deux bœufs, qu'ils font à l'idole, finit la cérémonie. Lorsque quelqu'un meurt, ils appellent deux témoins, qui attestent qu'il n'est pas mort chrétien. Les Japons brûlent leurs morts. Ils les portent en grande pompe, c'est le plus jeune des enfants du mort, qui met le feu au bûcher, ce qui se fait avec une grande cérémonie. Ils ramassent les cendres, qu'ils mettent dans une urne, et l'enterrent sous une pierre, où ils gravent le nom du défunt et l'idole qu'il a servie ; car il est permis d'adorer l'idole que l'on veut. Tous les ans ils font une fête mortuaire, qui consiste à aller visiter les tombeaux, à porter des vivres aux morts. Cette fête dure deux jours. Le soir, les maisons sont illuminées. Ils s'entretiennent avec les morts, les félicitent sur leur retour, étant persuadés que tous les ans ils reviennent invisiblement.

Des Romains.

Ninus, fils de Bélus, l'an deux mille, fit adorer par ses peuples la statue de son père ; à son exemple, toutes les nations rendirent des honneurs divins à des astres, à des animaux ou à des statues qui étaient l'ouvrage de leurs mains.

Le capitole était un temple consacré à Jupiter, sur le mont Tarpéien ; Domitien employa trois millions à le faire dorer. Il y avait trois autels dans le temple : l'un dédié à Junon ; un autre à Minerve ; le troisième, qui était au milieu, et le plus magnifique, à Jupiter.

L'emploi des augures parmi les romains était

allumée. Lorsque quelqu'un meurt, ils le parent, lui peignent la figure, lui mettent tout ce qui lui est nécessaire pour aller dans le pays des âmes. Tous les ans, ils font une fête aux morts ; ils déterrent tous leurs ossements, qu'ils enveloppent dans des peaux d'animaux, ensuite les renterrent dans un autre lieu. Les femmes vont sur le tombeau de leur mari, se coupent les cheveux, et les sèment dessus : elles ne se remarient que lorsque leurs cheveux viennent sur les épaules. En général, les Américains sont de bonne foi.

Funérailles des Monténégrins.

Dès qu'il meurt quelqu'un à Monténégro, on n'entend que pleurs, gémissements et cris dans toute sa famille. Les femmes, surtout, se frappent d'une manière effrayante, s'arrachent les cheveux se déchirent le visage et la poitrine. Le mort reste exposé dans la maison pendant vingt-quatre heures, le visage découvert, parfumé d'essences et jonché de fleurs. Les lamentations recommencent à chaque instant, et notamment toutes les fois qu'un nouveau venu arrive, ou quand le prêtre se présente. Au moment où l'on se dispose à emporter le défunt, tous ses proches s'empressent de lui parler à l'oreille, et de lui donner des commissions pour l'autre monde auprès de leurs parents, ou de leurs amis trépassés. Ensuite le mort, enveloppé d'un suaire, mais la tête découverte, est porté à l'Église. Dans la marche, des femmes chantent en pleurant la vie du défunt ; avant de le mettre en terre, ses parents lui attachent au cou un morceau de gâteau, et lui mettent dans la main une pièce de monnaie. Pendant cette cérémonie, comme dans le trajet de l'Église au cimetière, les assistants, à travers mille douloureux sanglots

adressent au défunt toutes sortes d'apostrophes, dont quelques-unes, par leur bizarrerie, font souvent d'une cérémonie lugubre une scène burlesque et ridicule. Dès que le corps est enterré, le curé et tout le cortége retournent à la maison du défunt, où ils assistent à un grand repas, souvent interrompu par des chants bacchiques et des prières en l'honneur du mort; en outre, un des convives est ordinairement chargé d'improviser sur ce sujet une complainte qu'il chante, en se faisant accompagner du monocorde, dont l'aigre discordance semble plutôt devoir provoquer le rire que les pleurs.

Du deuil chez les différents peuples de la terre.

Il est peu de cérémonies qui présentent parmi les hommes plus de contrastes que le deuil et les funérailles. Tout le monde connaît la magnificence des obsèques des Romains et leurs jeux funèbres. Les Grecs brûlaient aussi leurs morts de qualité; ils avaient aussi leurs repas des funérailles, leurs lamentations obligées, leurs pleureuses à gages; mais ils montraient en général, dans ces occasions, une douleur moins fastueuse et une plus grande pitié. Les Perses enterraient les corps: les Scythes les mangeaient; les Indiens les enveloppaient d'une espèce de laque pour les conserver; les Egyptiens les salaient, les desséchaient, les montraient aux jours de fêtes, les plaçaient à table parmi les convives, les gardaient comme leur dépôt le plus précieux, et se prêtaient réciproquement de l'argent sur cette étrange hypothèque. Aujourd'hui, l'usage des danses aux funérailles n'a plus guère lieu que dans l'Inde et parmi quelques nations sauvages; les repas se font encore dans plusieurs contrées de l'Europe; partout ailleurs, la cérémonie de

l'enterrement est lugubre et silencieuse, ce qui n'empêche pas de chercher à l'oublier le plus tôt possible. Nous faisons pourtant un peu plus de façons pour les morts qui ont quelque importance : ils sont suivis de leur carrosse ou bien d'un cheval de parade que l'on a eu soin de faire jeûner, et qui semble partager l'affliction du cortége. Les Orientaux, de qui cet usage est tiré, faisaient pleurer les chevaux, qui menaient le deuil, par le moyen d'une poudre préparée qu'on leur soufflait dans les narines.

En Italie, le deuil, autrefois, était blanc pour les femmes, et brun pour les hommes ; en Chine, il est blanc ; en Turquie, en Syrie, en Arménie, il est bleu ; en Egypte, jaune ; en Ethiopie, gris. Chacune de ces couleurs avait originairement sa signification : le blanc est l'emblême de la pureté ; le bleu céleste indique l'espace où l'âme doit s'envoler après la mort ; le jaune, ou la couleur de feuille morte, montre la mort comme la fin de toute espérance humaine, et l'homme tombant comme la feuille d'automne ; le gris rappelle la couleur de la terre, notre mère commune ; et le noir, qui est la couleur funèbre, adoptée aujourd'hui dans toute l'Europe, fait allusion à l'éternelle nuit.

En Angleterre, le souverain ne s'habille jamais en noir, il porte le rouge en signe de deuil. Jusqu'au règne de Charles VII, le blanc a été en France la couleur funèbre. L'empereur Léopold, qui mourut en 1705, était dans l'usage de ne point se faire la barbe durant tout le temps du deuil. En cela, il imitait les Juifs. Les impératrices douairières ne quittent jamais leur deuil, et leurs appartements sont tendus de noir jusqu'à leur mort.

Le chancelier de France est le seul homme du

royaume qui ne porte point le deuil. Les frères, les neveux, les cousins des papes ne le portent pas non plus : le bonheur d'avoir un Pape dans sa famille est trop grand pour qu'on puisse s'affliger même de sa mort.

Mais le plus curieux de tous ces usages est peut-être celui de ces peuples de l'antiquité qui s'habillaient en femmes, quand ils perdaient leurs parents, afin, disaient-ils, que le ridicule de leurs vêtements les fît plutôt rougir de leur douleur.

Dans le gouvernement de Casan, pays fertile en toutes sortes de comestibles, et assez civilisé, existent des Tartares mahométans qui ont leurs mosquées. Les moines ou derviches de ces monastères musulmans qui y président aux cérémonies religieuses, rangés sur deux files, dans la nef, assis à la turque, c'est-à-dire les jambes croisées, ont la tête couverte de turbans. Tous, ils marmottent à la fois de la manière la plus comique, ce qui fait un bourdonnement mêlé de hauts tons nassinards, dont l'ensemble produit la cacophonie la plus burlesque. D'ailleurs, un régiment ne fait pas l'exercice avec plus de précision que ces pontifes. Tantôt ils se mettent les doigts dans les oreilles, tantôt ils se passent la main sur le menton, se le frottent avec vivacité, comme s'ils se savonnaient la barbe. Ensuite, ils se mettent avec violence les deux doigts dans le fond de la bouche, comme pour se faire vomir ; après, ils se courbent, de même que quand on cherche quelque chose à ses pieds; puis, ils se relèvent avec promptitude et se prosternent encore. Après les contorsions et la souplesse d'un Arlequin qui fait le grâcieux près de sa colombine, ou les mascarades bizarres d'une synagogue, rien n'est plus étrange ni plus risible.

Cérémonies nuptiales chez les Hottentots.

On va voir de nouveau que l'aspersion de l'urne est la liqueur, l'élixir par excellence pour toute la religion hottentote. On s'accroupit en cercle, les coudes sur les genoux; le mari s'est placé au centre, les femmes près de là, ont formé même rond, l'épouse est accroupie au milieu. Ensuite le prêtre commence par pisser sur le nez du mari, puis, calculant ses forces, il va vers l'épouse, jusqu'à ce que les forces lui manquent, et qu'il ne lui soit plus possible de continuer cette indécente libation. Ensuite on s'occupe du festin.

S'il naît deux enfants d'une seule couche, une fille et garçon, par exemple, la fille est ensévelie vivante. Les enfants en naissant reçoivent le nom d'un animal, tel que loup, tigre, lion, singe ou perroquet. En Europe ne donne-t-on pas ces noms à des personnes très-âgées ?...

Le Japon.

La religion y défend, sous peine de mort, d'y attenter à la vie des animaux, et les chiens y sont dans une ridicule vénération. Les Japonnais sont d'une moyenne taille, le teint basané, et ont très-peu de barbe. Cependant les femmes y sont assez belles. L'adultère y est puni de mort, ainsi que le mensonge. Le noir est pour eux la couleur de la joie, le blanc, celui du deuil. Les Japonnais, ainsi que les Chinois, écrivent leur langue avec un petit pinceau, en formant des lignes perpendiculaires. Ils sont d'une habileté extraordinaire à faire de la porcelaine, et l'emportent même sur les Chinois, pour l'éclat de leur vernis, la finesse et le dessin de leurs étoffes. Cependant ils ne négligent pas pour cela la culture des terres. Ces peuples, en outre qu'ils sont idolâtres, ont une aversion sacrilège pour le christianisme. Leur *Jesumi* est une cérémonie annuelle exécrable, par laquelle ils forcent tout le monde à fouler aux pieds le crucifix et l'image de la Vierge. Les étrangers, et surtout les missionnaires, ne peuvent pas pénétrer dans l'intérieur, de l'empire, et sont soumis au plus rigoureux espionnage.

Un des monstres qui a régné sur le Japon, est l'empereur Buretz, dont les délices étaient de faire ouvrir, sous ses yeux, le ventre à des femmes enceintes, et de jouir de leurs tourments.

Il règne deux souverains, le *Kubo* qui est séculier, le

Daïro qui est ecclésiastique. Rien n'égale la magnificence de ces monarques et le nombre prodigieux de gentilshommes, de bonzes, de courtisans qui les adorent. Le premier réside à Méaco, et l'autre à Jédo.

Cérémonies nuptiales en Siam.

L'inceste est toléré, si ce n'est entre frère et sœur du même lit. Les présents de mariage consistent en 7 boîtes de bétel de la part du futur, et 14 de la part de la jeune épouse, puis d'autres présents; ensuite les grands parents passent une chandelle allumée sept fois devant le visage de la vierge, pendant que son prétendu pousse des cris de joie. Les épouses légitimes vivent en bonne intelligence avec les concubines de leurs maris. La manière dont on a puni quelques-unes des femmes du Roi, qui s'étaient livrées à la galanterie, a quelque chose d'incroyable, et donne bien l'image de la barbarie de ces peuples; on prétend qu'on les abandonne aux tigres.

Trait de cruauté horrible. — Annales espagnoles.

Pour donner une idée de la fureur des Japonnais contre les étrangers, et surtout les missionnaires chrétiens, je citerai l'exemple d'un moine espagnol qui, étant arrivé au Japon, y fut aussitôt arrêté; puis les barbares, après lui avoir ouvert les mollets avec une lancette, remplirent l'ouverture de cailloux et de terre, et ensuite se mirent à recoudre la peau : *Retournez maintenant en Espagne*, lui dirent-ils avec ironie, *et n'oubliez jamais la terre du Japon, dont vous emportez un éternel souvenir dans vos mollets.*

Dans des parties sauvages et montagneuses de la Sicile, dès que la bénédiction nuptiale est finie, quelques personnes du cortége mettent dans la bouche des deux nouveaux époux une cuillerée de miel, en disant que c'est un emblême de leur union, et qu'ils espèrent que le mariage sera aussi doux à leur cœur que ce miel à leur palais. Ils jettent ensuite sur eux des poignées de blé, symbole de la fécondité, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la maison du mari. On ne permet pas aux jeunes mariés de goûter du festin des noces : on prétend leur inspirer, par là, la patience et la tempérance. Lorsque le dîner est presque terminé, le père de la femme, ou l'un de ses plus proches parents, présente à l'époux un grand os, en lui disant : « Rongez cet os (*rooi tu que flosso*), car vous venez d'en prendre un qui sera plus difficile à digérer. »

Dans plusieurs départements de France, la nouvelle mariée vient présenter, dans un bassin, aux personnes dont elle espère recevoir un petit cadeau, des morceaux de rubans, qu'on appelle la jarretière de la mariée. Dans les mariages, en Angleterre, on fait un gâteau, dont on envoie une partie aux amis des deux époux.

Les maris moldaves traitent leurs femmes avec tant de mépris, que jamais ils ne parlent d'elles, sans employer souvent la forme d'excuse, *sauf votre respect*. Ils ne les souffrent point dans leur lit; elles doivent coucher par terre, et obéir quand on les appelle. Il faut que ce peuple soit encore bien barbare, pour faire de pareils traitements à la plus belle moitié du genre humain.

Les femmes étaient communes chez les Aufes. Lorsque les enfants élevés par leurs mères, étaient devenus assez forts pour marcher, on les menait à l'assemblée du peuple, et le premier à qui ils s'adressaient était censé leur père.

Avant la conquête du Mexique par les espagnols, les Rois idolâtres de l'Amérique offraient fort souvent en sacrifice à leurs idoles un grand nombre d'esclaves. Il y eut un Roi entre autres, qui, pour rendre sa fête plus solennelle, fit égorger 64,080 hommes.

Religion dans l'Inde.

Jaggatnatha, qui est aussi connu sous les noms de Jagrenat, Juggernauth, est situé dans le gouvernement du Bengale, district d'Orissa. C'est le temple le plus célèbre de l'Indoustan. Suivant la tradition, l'idole a été façonnée par le dieu Vishnou lui même, désigné sous l'apparence d'un charpentier. On rapporte que le céleste artisan avait demandé à être seul et à n'être point interrompu pendant la durée de son travail; or, le roi qui faisait bâtir le temple en expiation de ses péchés, saisi d'un vif mouvement de curiosité, et craignant d'ailleurs que son charpentier ne fût qu'un ouvrier paresseux, avait appliqué son œil contre une des fentes de la porte; mais à peine avait-il eu le temps de reconnaître la fausseté de ses soupçons, que Vishnou, disparaissant, abandonna sa statue à peine ébauchée. Cette légende a au moins le mérite de justifier la laideur et les formes grossières du dieu que représente l'idole.

La masse des bâtiments qui composent le temple offre un aspect assez imposant; ils sont aperçus d'assez loin en mer pour faire reconnaître au navigateur l'approche de la côte, qui, dans cette partie du golfe de Bengale, est assez basse,

La ville, habitée par des prêtres et des mendiants, est journellement visitée par les dévots qui viennent y prendre leur part des priviléges dont le dieu a doté ce séjour sacré. On porte à 12,000,000 par année le nombre de ces pélerins.

La vue seule du temple suffit pour attirer sur le fidèle les bénédictions célestes; tous les péchés sont pardonnés à celui qui est assez heureux pour pouvoir porter à sa bouche quelques-uns des débris du repas offert à Vishnou, ces débris eussent-ils été arrachés à la gueule d'un chien. (On comprend d'après cela que Vishnou doit avoir une table bien servie, pour que sa desserte soit abondante.) Recevoir des coups de bâton de la part des Bramines chargés de distribuer le riz, est une œuvre tout-à-fait méritoire. Enfin, le moyen le plus assuré de gagner le paradis, est de mourir dans cette terre sainte, sur le sable qui avoisine la mer; aussi la plage est-elle, en quelques endroits, toute blanche d'ossements humains.

Les Indous, dévots, qui sentent leur fin approcher, se font apporter à Jaggatnatha pour y attendre la mort; mais plusieurs la trouvent en chemin, car les souffrances, la misère, les fatigues du voyage, les tortures auxquelles la plupart d'entre eux se soumettent, engendrent des maladies épidémiques.

Les corps des pélerins sont généralement privés de sépulture, et forment la nourriture habituelle des chiens, des chacals, et des vautours; on rencontre leurs ossements épars sur les routes jusqu'à quinze lieues à la ronde.

L'idole de *Jaggatnatha*, celle de *Balaram* son frère, et celle de *Chouboudra* sa sœur, sont toutes les trois en bois, et assises sur des trônes de hauteur à peu près égale. La première est magnifiquement vêtue; elle a les bras dorés, le visage peint en noir, avec la bouche ouverte et couleur de sang; les deux autres sont peintes en blanc et en jaune.

La procession a lieu dans les grandes fêtes de juin.

L'idole est placée sur un immense char, surmonté d'une tour qui a 60 pieds de haut; dès qu'elle est aperçue par la multitude, elle est saluée par un cri épouvantable, mêlé de sifflements, qui durent plusieurs minutes. On attache au char d'énormes cordages sur lesquels se jette tout le peuple, hommes, femmes et enfants, car c'est une œuvre sainte de mettre le dieu en mouvement. La tour s'avance péniblement avec un grand bruit; les roues gémissant sous le poids de la lourde machine, tracent de profonds sillons sur

qu'un jeune garçon et une jeune fille se soient regardés pour qu'ils soient unis d'un lien indissoluble. Très-récemment une femme indienne a été brûlée sur le bûcher qui contenait le cadavre d'un jeune homme dont la mort la rendait veuve avant même qu'ils fussent époux. Cette scène s'est passée à Calcutta.

L'état des femmes n'est à-peu-près que celui d'un animal domestique que nous conservons dans nos maisons. L'épouse ne mange jamais à la même table que son mari. Elle ne jouit point des plaisirs de la société, et semble un être brut fait pour se plier à la servitude, détruire ses enfants, et mourir sur le même bûcher que le maître qui la nourrissait.

Que penser d'un pays où des millions de femmes jettent leurs propres enfants dans la mer? où il faut une garde d'indous pour empêcher qu'elles ne les précipitent dans la gueule de l'alligator? ces mères contemplent cet animal pendant qu'il déchire les membres de ce qu'elles devraient avoir de plus cher, et qu'il s'abreuve de leur propre sang.

La même superstition, qui éteint toute sensibilité chez les femmes de l'Inde, les force à se noyer dans les rivières sacrées. A Allatrabad, au confluent du Jumma et du Gange, seize femmes, après s'être attaché des seaux d'eau à leurs côtés, se sont précipitées, le même jour, dans la rivière. La noyade d'autant d'animaux domestiques dans nos pays inspireraient plus d'horreur que celle de seize femmes n'en inspire dans l'Inde.

La cérémonie du bûcher ou de l'enterrement offre un spectacle qui fait frissonner d'horreur. A midi, et en présence d'un grand nombre de spectateurs, la malheureuse femme est attachée au cadavre et brûlée vivante. Ses mugissements sont étouffés par la musique et les cris de joie de la multitude. Parmi les spectateurs se trouve son propre fils, son premier né, qui a mis lui-même le feu au bûcher. Il contemple les progrès de la flamme qui doit consumer celle qui l'a nourri, et qui le regardait comme le soutien de sa vieillesse.

Quand une femme est enterrée vivante, elle s'assied au milieu d'une vaste fosse, et met le cadavre de son époux sur ses genoux. Alors ses enfants et ses parents qui ont préparé la fosse, jettent la terre autour d'elle; deux descendent dedans pour fouler la terre, qui parvient insensiblement jusqu'à la tête de cette infortunée. On se hâte alors de remplir toute la fosse, et les spectateurs sautent dessus, et foulent aux pieds la tête de la victime expirante.

Pays et peuples du Golfe persique.

Les Arabes ne sont plus, dit-on, ces hommes sauvages qui fuient à la vue d'un européen, ou qui le traitent avec barbarie. Un voyageur peut maintenant traverser leur vaste territoire sans danger. Les Arabes sont hospitaliers, et mangent avec les chrétiens. Les Turcs boivent souvent du vin, mangent du porc, et violent sur plusieurs autres points leurs lois religieuses.

Les lois du mariage ne sont pas partout les mêmes en Orient. En Perse, on peut se marier et divorcer en vingt-quatre heures. En Arabie, on ne rompt pas si aisément le lien du mariage. En Turquie, on se sert de la permission tacite de la loi pour changer de femme quand on veut. Cependant, dans tous ces pays, en Arabie, sur-tout, les hommes vivent heureux avec la même femme, et ne la renvoient pas quand ils en prennent une autre.

Partout où la religion de Mahomet domine, les femmes sont esclaves, et on les vend comme des troupeaux. On a vu un Arabe qui devait de l'argent, prier son créancier d'attendre qu'il eût trouvé un mariage avantageux pour sa fille qui était fort belle. On lui en avait déjà offert 1000 piastres, mais il en voulait 1500. Un tartare prétendait qu'il avait une femme dans toutes les villes où il s'arrêtait. Quoique les Orientaux traitent leurs femmes en esclaves, cependant ils se conduisent envers elles, en public, avec le plus profond respect.

Leurs usages décèlent divers préjugés. Quand la conscience d'un Beman lui reproche un crime, il offre à sa vache de l'orge ou tout autre grain Il en fait de même quand il attend avec inquiétude le résultat d'une entreprise. Dans le premier cas, c'est une expiation envers le créateur. Dans le second, c'est un sacrifice propitiatoire. Ces Bemans sont une tribu étrangère qui habite les bords du golfe persique.

La Cafrerie, ou le pays des Cafres, s'étend depuis le Congo jusque vers le Zanguebar, des deux côtés du cap de Bonne-Espérance. Ces peuples ne connaisssent ni pain, ni sel, ni épicerie. Ils regardent comme un devoir d'humanité de tuer les vieillards infirmes. Ils donnent quelquefois, par la grande quantité de bestiaux qu'ils possèdent, un bœuf pour une livre de tabac.

Ruine de Jérusalem.

Environ quarante ans après l'ascension de Jésus-Christ, Jérusalem fut ruinée comme il l'avait prédit. Les Juifs se révoltèrent contre les Romains, sous prétexte qu'ils étaient le peuple de Dieu, qui ne devait pas être sujet des Gentils. Il y en eut un grand nombre de massacrés en divers lieux; et enfin Jérusalem fut assiégée et prise après un long siége, par Titus, fils de l'empereur Vespasien. Il n'y eût jamais de guerre plus cruelle. La famine fut si horrible pendant ce siége, qu'il y eut une mère qui mangea son propre enfant Il périt dans ce siége onze cent mille personnes Le temple fut brûlé, et la ville entièrement ruinée. Ainsi Dieu fit éclater sa juste fureur sur cette malheureuse ville, qui avait fait mourir tant de prophètes, et enfin Jésus-Christ son roi et son Dieu.

Et les Juifs, qui ne l'avaient pas voulu reconnaître pour leur libérateur, devinrent esclaves des Romains, furent chassés de leur pays, et dispersés partout le monde, et entrèrent dans cet état de servitude où ils vivent depuis dix-sept cents ans; car ils n'ont jamais pu rentrer dans la possession de leur terre, ni régner en aucun pays du monde. L'on vit alors l'accomplissement de la prophétie du patriarche Jacob, qui avait prédit si long-temps auparavant; que le sceptre ne sortirait point de Judas, jusqu'à ce que vînt celui qui était l'attente des nations. Car en même temps que le royaume spirituel de Jésus-Christ s'établissait et s'étendait sur toutes les nations du monde, le royaume temporel des Juifs fut anéanti, sans qu'ils aient été réunis depuis en corps d'état, comme ils avaient toujours été jusqu'alors.

Il parut bien aussi que la vraie religion n'était attachée ni à un certain lieu, ni à une certaine race, puisque Dieu détruisit et la ville et la nation qu'il avait choisies, après qu'elle eut subsisté assez long-temps pour être un exemple sensible de sa conduite sur les hommes, et pour fournir des docteurs à tout le reste de la terre: enfin, la loi cérémoniale et la loi politique des Juifs furent entièrement abolies; car, le temple étant ruiné, il ne pouvait plus y voir

de sacrifices : toutes les autres cérémonies ne regardaient que l'ancienne alliance, dont le temps était passé ; et la loi politique et judiciaire n'avait été donnée que pour les Israélites, habitants de la terre promise. De toute l'ancienne loi, les Chrétiens ne doivent donc plus observer que ce qui règle les mœurs ; et c'est ce qui est praticable en tous les temps et en tous les lieux.

Le temple de Jérusalem. Ce superbe édifice, que fit bâtir *Salomon*, roi de Judas et d'Israël, l'an du monde 2989, avait quatre parties, renfermées dans une même enceinte : 1° les parvis des Gentils, qui avait 500 pas de tour, environné d'une haute galerie, soutenue de plusieurs colonnes de marbre, avec quatre portes vers les quatre parties du monde ; 2° le parvis des Juifs, qui était fort magnifique et environné de belles galeries : le pavé était de marbre de diverses couleurs ; les murs étaient couverts d'un or très-fin, et les portes revêtues de lames d'argent ; 3° le sanctuaire ou parvis des prêtres, qui avait 40 coudées de longueur et 20 de largeur ; au milieu, il y avait un autel d'airain carré, dont chaque face avait 20 coudées de largeur et 10 de hauteur : aux deux côtés de l'autel il y avait 10 grands vaisseaux d'airain, ornés de figures de chérubins, de lions, de bœufs et de palmes, et au côté droit un grand vaisseau aussi d'airain ; il était soutenu de douze bœufs de même métal ; de là on allait au porche, qui était long de 20 coudées et large de 10 ; de cet endroit on entrait dans le Temple, dont la longueur était de 60 coudées, et la largeur de 20 : aux deux côtés étaient 10 grands chandeliers à sept branches, et autant de lampes, avec 10 tables d'or ; 4° le *Sancta Sanctorum*, ou le lieu très-saint, lequel était long et large de 20 coudées, et d'une pareille hauteur, dont 10 coudées étaient revêtues d'or, et les 10 autres d'or et de pierres précieuses.

Fête des coutumes annuelles, dans le pays de Dahomé.

Guinée, royaume de Dahomé. Un des principes politiques de l'empire Dahomé, est que les parents n'ont aucun pouvoir sur leurs enfants. Séparés de leur mère dès l'enfance, ils sont transportés dans des lieux isolés.

Jusqu'à ce que le roi en dispose, étranger au sentiment de l'amour filial, chaque individu est de bonne heure accoutumé à porter respect à son souverain.

D'ailleurs, lorsque les liens qui unissent les familles sont une fois rompus par la dispersion de leurs membres, le souverain n'a plus rien à craindre. Lorsque le souverain expire, le trouble régne dans le palais, les femmes du roi tournent contre elles-mêmes la fureur qui les anime. Le nouveau roi prenant possession du palais, les corps des victimes sont enterrés avec celui du souverain décédé, et elles s'ensévelissent toutes vivantes avec lui. Les Dahomans portent jusque dans leurs fêtes, l'inhumanité et la barbarie qui les caractérisent. Tous les ans ils célèbrent une fête qui dure plusieurs semaines, et qu'on appelle les coutumes annuelles. De nombreuses victimes humaines sont sacrifiées pendant le cours de cette fête. Les rois arrosent les tombeaux de leurs ancêtres du sang de leurs victimes. Les gouverneurs des provinces et des villes, sont obligés de se trouver à cette fête, de faire des présents au roi, et de lui rendre compte de leur conduite ; les portes du palais s'ouvrent, et on leur présente une épouse, quelle qu'elle soit. Vieille ou jeune, laide ou difforme, il doivent l'accepter et la garder jusqu'à ce que leurs facultés leur per-

mettent d'essayer si une autre fois le sort leur sera plus favorable. La fête est terminée d'une manière cruelle : on jette, du haut de l'amphithéâtre, un homme ayant les pieds et les mains liés ; un crocodille muselé, et une paire de pigeons, dont les ailes sont rongées ; on déchire leurs victimes, et on se dispute sa tête ; celui qui s'en empare et qui la rapporte au roi, en reçoit un présent considérable.

Religions et Langages des quatre Parties du Monde.

Chrétiens, 175,000,000 ; *Juifs*, 9,000,000 ; *Mahométants*, 160,000,000, *Payens*, 656,000,000.

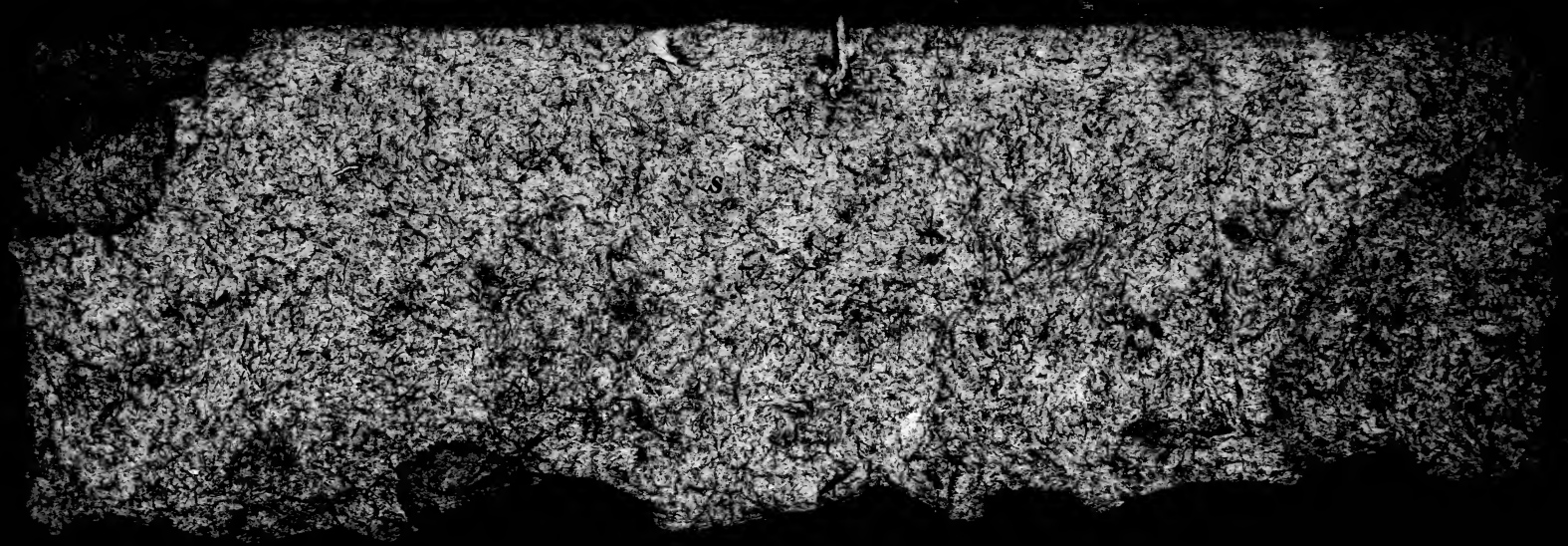
LE NOM DE DIEU EN 50 LANGUES.

1. *En Hébreu Jehova, Élohim et Eloam ;* 2. *En Chaidéen, Elah ;* 3. *en Assyrien, Ellah ;* 4. *en Syriaque et en Turc, Alah,* 5. *en langue Malaïe, Alla ;* 6. *en Arabe, Allah ;* 7. *en Hiérohliphe,* □ ; 8. *en Cophte,* ✳ ; 9. *en langage des Mages, Orsi ;* 10. *en ancien Egyptien, Teut ;* 11. *en Egyptien moderne, Tenu ;* 12. *en Américain, Teuti ;* 13. *en Grec, Théos ;* 14. *en langue de Crète, Thios ;* 15. *en Eolien et en Dorien, Sios ;* 16. *en Latin, Deus ;* 17. *en la basse Latinité, Diex ;* 18. *en Celtique et en vieux Gaulois, Diu ;* 19. *en Français, Dieu ;* 20. *en Italien, Dio ;* 21. *en Espagnol, Dios ;* 22. *en Portugais, Déos ;* 23. *en ancien Allemand, Diet ;* 24. *en Provençal, Diou ;* 25. *en Bas Breton, Doué ;* 26. *en Irlandais, Die ;* 27. *en langue d'Olala, Deu ;* 28. *en Allemand et en Suisse, Gott ;* 29. *en Flamand, Goed ;* 30. *en Hollandais, Godt ;* 31. *en Anglais et vieux Saxon, God ;* 32. *en Teuton, Goth ;* 33. *en Danois et en Suédois, Gut ;* 34. *en Norwégien, Gud ;* 35. *en Sclavon, Buch ;* 36. *en Polonais et en Russe, Bog ;* 37. *en Polaque, Bung ;* 38. *en Lapon, Jubmal ;* 39. *en Finnon, Jumala ;* 40. *en Runique ou ancien Danois, As ;* 41. *en Pannonien, Istu ;* 42. *en Zemblien, Fetizo ;* 43. *en Indien, Ram ;* 44. *en langue de Coromandel, Brama ;* 45. *en Tartare, Natagai ;* 46. *en Persan, Sire ;* 47. *en Chinois, Pussa ;* 48. *en Japonais, Joozié-Goezar ;* 49. *en langue de Madagascar, Zanharé ;* 50. *en langue du Pérou, Pachacamag.*

Huitième Merveille du Monde.

On trouve près de Nankin la fameuse tour de porcelaine, qui pourrait, à juste titre, passer pour la huitième merveille du monde, elle a 11 étages ; il faut monter 994 degrés pour parvenir au sommet, qui est couronné par une pomme de pin d'or massif, pesant environ 30 livres. L'extérieur de ce vaste bâtiment est peint de différentes couleurs, et verni avec le plus grand soin ; l'intérieur renferme des corridors si longs et si vastes, que deux hommes placés aux extrémités se paraissent l'un à l'autre comme un petit point presque imperceptible. On voit aussi dans cette tour, une cloche dont le poids est de 120,000 livres.

Imprimerie d'Hérault, rue de Guérande, à Nantes.



INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

mettent d'essayer si une autre fois le sort leur sera plus favorable. La fête est terminée d'une manière cruelle : on jette, du haut de l'amphithéâtre, un homme ayant les pieds et les mains liés ; un crocodile musclé, et une paire de pigeons, dont les ailes sont rongées ; on déchire leurs victimes, et on se dispute sa tête ; celui qui s'en empare et qui la rapporte au roi, en reçoit un présent considérable.

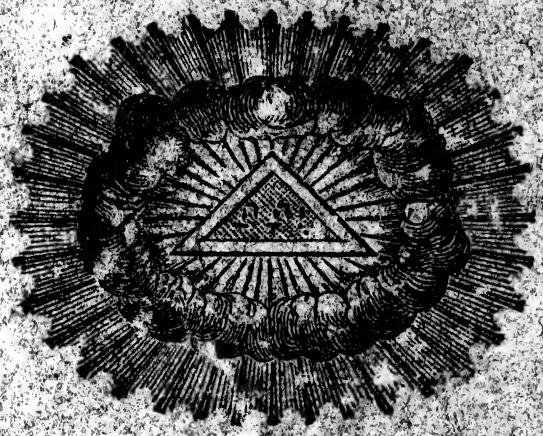
Religions et Langages des quatre Parties du Monde.

Chrétiens, 175,000,000 ; *Juifs*, 9,000,000 ; *Mahométans*, 160,000,000, *Payens*, 656,000,000.

LE NOM DE DIEU EN 50 LANGUES.

1. *En Hébreu Jehova, Élohim et Eloam* ; 2. *En Chaldéen, Elah* ; 3. *en Assyrien, El'ah* ; 4. *en Syriaque et en Turc, Alah*, 5. *en langue Waloïe, Alla* ; 6. *en Arabe, Allah* ; 7. *en Hiéroglyphe*, □ ; 8. *en Copte*, ; 9. *en langage des Mages, Orsi* ; 10. *en ancien Egyptien, Teut* ; 11. *en Egyptien moderne, Teou* ; 12. *en Américain, Teuti* ; 13. *en Grec, Théos* ; 14. *en langue de Crète, Thios* ; 15. *en Eolien et en Dorien, Sios* ; 16. *en Latin, Deus* ; 17. *en la basse Latinité, Diex* ; 18. *en Celtique et en vieux Gaulois, Diu* ; 19. *en Français, Dieu* ; 20. *en Italien, Dio* ; 21. *en Espagnol, Dios* ; 22. *en Portugais, Deos* ; 23. *en ancien Allemand, Diet* ; 24. *en Provençal, Dion* ; 25. *en Bas Breton, Doué* ; 26 *en Irlandais, Die* ; 27. *en langue d'Olala, Deu* ; 28. *en Allemand et en Suisse, Gott* ; 29. *en Flamand, Goed* ; 30. *en Hollandais, Godt* ; 31. *en Anglais et vieux Saxon, God* ; 32. *en Teuton, Goth* ; 33. *en Danois et en Suédois, Gut* ; 34. *en Norwégien, Gud* ; 35. *en Sclavon, Buch* ; 36. *en Polonais et en Russe, Bog* ; 37. *en Polaque, Bung* ; 38. *en Lapon, Jubmal* ; 39. *en Finnon, Jumala* ; 40. *en Runique ou ancien Danois, As* ; 41. *en Pannonien, Istu* ; 42. *en Zemblien, Fetizo* ; 43. *en Indien, Ram* ; 44. *en langue de Coromandel, Brama* ; 45. *en Tartare, Natagai* ; 46. *en Persan, Sire* ; 47. *en Chinois, Pussa* ; 48. *en Japonais, Joozié-Goezar* ; 49. *en langue de Madagascar, Zanharé* ; 50. *en langue du Pérou, Pachacamag.*

Huitième Merveille du Monde.

On trouve près de Nankin la fameuse tour de porcelaine, qui pourrait, à juste titre, passer pour la huitième merveille du monde, elle a 11 étages ; il faut monter 994 degrés pour parvenir au sommet, qui est couronné par une pomme de pin d'or massif, pesant environ 30 livres. L'extérieur de ce vaste bâtiment est peint de différentes couleurs, et verni avec le plus grand soin ; l'intérieur renferme des corridors si longs et si vastes, que deux hommes placés aux extrémités se paraissent l'un à l'autre comme un petit point presque imperceptible. On voit aussi dans cette tour, une cloche dont le poids est de 120,000 livres.

Imprimerie d'ERRAULT, rue de Guérande, à Nantes.